The background of the entire page is a dense, intricate pattern of red ink scribbles. These scribbles form a complex, almost architectural grid of lines and shapes, resembling a stylized cityscape or a dense network of connections. The red ink is applied with varying pressure, creating a range of tones from bright red to a more muted, brownish-red. The overall effect is one of dynamic energy and visual complexity.

# action poétique

## poetes polonais d'aujourd'hui

Andrée Barret  
Oliven Sten  
Jean Malrieu  
Serge Bec  
Michel Flayeux  
Gabriel Cousin  
Jo Guglielmi  
Jean-Claude Levy  
André Portal  
Gilbert Baqué  
André Remacle  
Yves Broussard  
Marcel Migozzi  
Jean Perret  
Pierre Philibert  
Yves Vecciani  
Gilles Montelatici  
Guy Perrimond  
Henri Deluy  
Gérard de Crancé

février 1962  
revue trimestrielle

« La poésie doit avoir pour but la vérité pratique »

## ACTION POÉTIQUE

fondateur Gérard Neveu

publié par l'ensemble des groupes d'action poétique et la Cave

### COMITÉ DE RÉDACTION

Henri Deluy, rédacteur en chef;  
Serge Bec, Gabriel Cousin,  
André Libérati, Jean Malrieu.  
Secrétariat: Jo Guglielmi, Yves  
Broussard, Raymond Jardin,  
Administrateurs: Jean Savajols,  
Raymond Didier.

avec l'aide de : J.-N. Agos-  
tini, Andrée Barret, Charles  
Dobzinski, François Kerel, Jean  
Perol, Jacques Roubaud, Domi-  
nique Saver, Oliven Sten, Jean  
Todrani, Antoine Vitez, J.-J.  
Viton, Youri.

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

### Correspondants

Alban Bertero (Aubervilliers) — Alain Lance (Paris) — Alex Chazal (Saint-Etienne) — Franck Venaille (Paris) — G.-L. Godeau (Deux-Sèvres) — Gérard Guillot (Lyon) — Georges Falgavrac (Tarn) — Gilbert Baqué (Toulouse) — Guy Bellav (Loire-Atlantique) — J.-P. Voidies (Calvados) — Jacques Leclerc (Seine) — Jean Locardi (Finistère) — Jean Perret (Isère) — Lionel Richard (Paris) — Mario Chevallier (Paris) — Marcel Migozzi (Var) — Michèle Loi (Aubervilliers) — Michel Ronchin (Nord) — Michel Buton (Indre-et-Loire) — Paul Rossi (Loire-Atlantique) — Pierre Philibert (Loire) — Yves Heurté (Haute-Garonne) — Gilles Fournel (Ille-et-Vilaine) — Annie Fontaine (Finistère) — Françoise Lerond (Meurthe-et-Moselle) — Jean Braeckman (Bruxelles)

## CETTE « ROSE DE TOUS LES TEMPS »

Il y a cette liste qui s'allonge de cadavres les derniers ruisselant encore de cette eau de Seine indifférente blême.

Il y a ceux parqués à Caubertin à Vincennes à deux pas de la vie tranquille des tièdes intérieurs. Au Palais des Sports. Cette fille frappée au ventre. Les fusillés les noyés de Nanterre.

Il y a le silence toujours le silence obstiné du pouvoir cette habitude qui prend corps du racisme du crime à froid la corrosion des valeurs la paralysie de certaines consciences.

Il y a le couvre-feu. Les grèves de la faim...

Il y a l'indignation l'angoisse des meilleurs en dépit des semeurs d'équivoques des prêcheurs adroits des bons apôtres.

Il y a en dépit de l'indifférence nos souvenirs.

Six ans déjà que nos pages témoignent obstinément régulièrement du drame à tel point qu'aujourd'hui une pudeur nous retient comme une honte d'avoir à nous élever contre les fratricides une fois de plus.

Est-ce à dire que nous sommes las ou bien que nous tirons satisfaction d'avoir en pleine fureur grandi ? Non !

Seulement de plus en plus nous sommes jaloux et déchirés et fiers aussi d'avoir été parmi les tout premiers témoins à charge comme aussi nous fûmes sonneurs d'alarme devant la bête nazi revigorée.

Nous avons toujours laissé parler « les voix aurorales de la révolte » pour une part faible certes mais de tout cœur sans rien avoir à répudier aujourd'hui de nos colères d'hier sans avoir aucun à ravalier de nos espoirs qu'à dire et redire dans le tohu-bohu des opinions devant les réticences les renoncements que le poème n'est à rien étranger que le poème cette « rose de tous les temps » demeure pour nous un impérieux mandat...

a. p.

Quand on lira ces lignes qu'une nouvelle pièce à la panoplie de l'horreur nous dicte, l'eau de Seine déjà sera lavée du sang algérien de naguère. Mais comme pour raviver des mémoires oubliées viendront par l'implacable pouvoir du souvenir tout frais témoigner les ombres des assassinés de Charonne, la blessure ouverte des écrivains plastiqués et l'immense, la solennelle riposte d'un peuple qui donne sur des raisons d'espoir plus précises et plus fermes chaque jour.

## NOUVELLES BRÈVES

Nous n'avons rien inventé. De toute évidence les choses seront plus faciles quand tous ceux qui ont échappé aux Nazis seront morts. Il y a vingt ans l'Opératrice Barberousse. Le plus doux Espoir. Plastic à Monte-Carlo. Feu vert pour les abstraits. Le satyre de Passy se contentait d'un mouchoir. A trois reprises un cri est monté de l'égout. Sganarelle se promène en blue-jeans dans un théâtre romain. Le Commandant Robin fut un des fers de lance du putsch. Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. Au cloître Saint-Séverin le Père Humilié de Claudel. The right man in the right place. Une montagne qui s'appelle Gorki. La police tire à Nanterre. Le grand scandale des bordels de Reims. Quand on se transforme en taupe on ne pense pas à autre chose. Petr Bezruc n'est plus la fosse des condamnés à mort. Farajallah Hélou n'est plus qu'un amas de chair sans mouvement. L'évangile selon Ponce-Pilate. Un capitaine en retraite tué à coup de balai-brosse. La fleur du souvenir plus chère chaque année. La disgrâce des métaux usuels annoncée. Un ouvrier algérien jeté dans un puits. Ciel de décembre et mode de printemps. Deutschland Uber Alles à Orly. Un nouvel accélérateur de particules est mis en service. Les poètes Julian Marcos, Fernando Sanchez Drago, Julian Maestro accusés de rébellion. Teflon Dalrin Moplen et Cie. Farajallah Hélou se réveille sous l'eau froide. La silicose bat en retraite à Ostrava. Le frémissement de la vie, cessez le feu en Algérie.

« Nouvelles Brèves », texte collectif, est un montage à partir de titres des journaux. C'est par erreur que dans notre dernier numéro il a été attribué à Henri Deluy.

# NOUVEAUX POÈTES POLONAIS

Nous présentons à nos lecteurs un choix. Les quelques nouveaux poètes polonais ici rassemblés s'insurgeraient eux-mêmes si nous les faisons passer pour représentatifs de toute la nouvelle poésie polonaise. Comme pour les Portugais comme pour les Soviétiques, nous avons voulu prendre contact, pour l'essentiel, avec les jeunes, avec ceux de notre génération.

Nous espérons que nos amis seront bouleversés comme nous l'avons été à la lecture de certains de ces textes et nous remercions Suzanne Arlet qui a fait toutes les traductions (elle prépare d'ailleurs une Anthologie de la jeune poésie polonaise). Le poète Jerzy Hordynski, de passage à Paris, a bien voulu écrire la présentation qui suit.

H. D.

En Pologne, la tradition poétique, vue sous l'angle de son action sur la vie nationale, a une histoire très élevée. Il y a cent ans à peine, les poètes, à l'époque de la liberté perdue, remplaçaient les hommes d'État, et leur parole représentait non seulement l'autorité artistique suprême, mais étendait cette autorité sur la morale et la politique. Durant la dernière guerre, ces hautes traditions de leurs devanciers ont été repris par les écrivains de la Résistance. Beaucoup de ces écrivains périrent. Nombreux sont, parmi les victimes de la répression, les noms des littérateurs éminents comme aussi ceux de jeunes poètes et romanciers, tombés avant l'épanouissement de leurs dons...

Avec les années, les comptes que demandait la poésie polonaise à la guerre ont fait place en partie aux comptes que demande l'individu à soi-même. La vie sociale s'y reflète aussi vigoureusement, par des préoccupations humanitaires et généreuses, quand d'autre part s'accroît l'inquiétude et le problème moral, caractéristiques de la poésie moderne à l'échelle mondiale.

La présentation de quelques nouveaux poètes polonais — dans un choix de leur œuvre traduite, — doit signaler au lecteur français des poètes divers par leurs origines, moins par leur âge, puisque la plupart d'eux sont des écrivains jeunes. Quelques aînés sont là, du fait de l'importance qu'a pris récemment la poésie dans leur création (comme chez le dramaturge Brandstatter, dans une poésie surtout religieuse à caractère épique et lyrique). Bien connu déjà en France comme poète est Rozewicz, un guide reconnu de la jeune génération de poètes, novateur dans la forme tourmentée et précise. Mais certains des poètes présentés ne sont que depuis peu de temps sortis de l'ombre (comme le jeune Czycz, qui se fait connaître maintenant aux larges milieux d'amis de la poésie et chez qui l'expression gravite rapidement diverses étapes). J'ai nommé trois poètes pour marquer un peu les axes; le lecteur attentif trouvera dans les extraits présentés toute une gamme de tons et de sentiments, d'un niveau également élevé. Peut-être sera-t-il frappé en même temps par la grande fraternité de la poésie moderne, par les affinités impressionnantes et indiscutables, qui se tissent d'un peuple à l'autre et qui lient la jeune poésie polonaise à celle de la France comme à celle d'autres pays. En quête de l'avenir et de ses promesses, d'une joie qui encore échappe, beaucoup de ces poèmes polonais sont amers. Mais comment envisager, dans le monde d'aujourd'hui, l'homme vrai et sa poésie, sans cette douloureuse plénitude ?...

*Jerzy Hordynski, Paris, nov. 1961.*

A débuté à 23 ans par un recueil de poèmes « Les soldats de plomb. Suivirent : « Confidences » (1952), « En polonais » (1955), « Poèmes choisis » (1958), « Mes points cardinaux » (1957) et « Amulettes et définitions » (1960).

Un conte pour enfants : « La petite sirène » a paru en 1957. D'autre part, F. a publié une esquisse d'histoire de mœurs : « Les tziganes polonais » (1953).

Traducteur d'espagnol. Ont paru « Les romances tziganes » de Garcia Lorca (1949) et les poèmes de la poétesse tzigane Papiusa « Chants de Papiusa » (1958). D'autres traductions de Garcia Lorca, en 1958. Contes choisis de « Mille et une nuits », 1959.

## LETTRE A MARC CHAGALL

### I

Quel dommage que vous ne connaissiez pas Rose Gold,  
La plus triste des roses couleur d'or.  
Elle n'avait pas plus de sept ans  
lorsque se termina cette guerre  
Je ne l'ai jamais vue,  
mais son regard ne me quitte pas d'un pouce.  
Deux fois les neiges fondaient sur ses yeux,  
deux mille fois se mouraient  
les yeux de six ans de Rose Gold.

*Le frère sortit au milieu de la nuit, but de l'eau  
d'une flaque et mourut. Nous l'avons enterré dans la  
forêt, la nuit. L'oncle sortit du refuge un jour, et il  
n'est plus revenu. Nous restions cachés ainsi dix-huit  
mois, jusqu'à ce que les Russes fussent arrivés. Nous  
les petites filles ne savions pas du tout marcher et  
aujourd'hui encore nous avons les jambes faibles. Et  
Rose est toujours triste, elle pleure souvent et ne veut  
pas jouer avec les enfants.*

Comme c'est bien que vous ne connaissiez pas Rose  
Gold !

La touffe de lilas, où sont couchés les amoureux,  
éclaterait en fumée.  
Le violon du musicien vert lui couperait le cou.  
La porte du cimetière tomberait en poussière  
ou se couvrirait de briques comme par de l'herbe.  
La couleur carboniserait les toiles.  
Car le dernier, le plus épouvantable cri  
est toujours seulement un silence.  
Quel dommage que vous ne connaissiez pas Frédo !  
Sa mère a réussi à le mettre au monde  
tout juste, tout juste avant la guerre.

Et lui, il voulait être un hareng  
qui a son sel à lui, ou bien une mouche qui a le droit  
de susurrer

Car, à lui, il n'était permis d'être qu'un peu.  
Derrière l'armoire, il rêvait à un oignon.  
Va, comment ne pas pleurer avec de tels rêves ?

*J'étais assis derrière l'armoire, je ne dinais pas le soir. Si quelqu'un arrivait, je restais assis là très silencieusement, même jamais je ne suis sorti au soleil. Je me couvrais d'une couverture qui était pleine de poux. Je pensais que je serais pour toujours comme ça. Eux ils disaient qu'ils iraient à Czenstochowa et qu'ils me laisseraient ici. Déjà je voulais pleurer, mais je me suis dit, tant pis, s'ils partent je sortirai de derrière l'armoire.*

Comme c'est bien que vous ne connaissiez pas Fredo, qui, derrière l'armoire, faisait semblant d'être une toile d'araignée !  
La fillette est assise à la fenêtre verte,  
Le samovar de Witebsk bruit durant des années.  
Les lampes à pétrole somnolentes filent.  
Le hareng ailé bénit, du ciel, les foires.  
Et puis, à quoi bon croire en Frédo ?  
Frédo n'est tout de même pas le Bon Dieu.

## II

*Et un jour maman est venue et m'a emmené dans un autre logis, où j'étais contraint de dire à maman « madame ». Parfois j'oubliais de dire à maman « madame », et alors maman était très énervée. Mais pour moi c'était si difficile de m'habituer, et si pénible, que parfois il me fallait murmurer à l'oreille de maman, plusieurs fois : « Maman, maman, maman ». Et je demandais : « Maman, mais lorsque la guerre sera finie, est-ce que je pourrai te dire à haute voix « Maman ? »*

Voici des versets du Tout Nouveau Testament.  
En lui, six millions de cartes réduites en fumée,  
et dans celles qui n'ont pas péri  
se mire depuis des années  
le lustre rouge de l'incendie.  
Il y a aussi les témoignages des choses.  
Dans la glace du coiffeur  
l'épouvante barbu  
a provoqué des ronds de plus en plus larges,  
plus larges,  
comme dans une triste eau verdoyante,

et ils ont fait sauter l'autre monde.  
Ne resta même pas un reflet.  
J'aimerais vous envoyer, monsieur Chagall,  
ne serait-ce qu'un petit éclat de la glace,  
mais tout cela est déjà profondément  
dans la couche d'une ère morte,  
et autour — une abondance d'os,  
qui tiennent beaucoup  
à ce qu'on se taise un peu sur eux,  
couchés dans tous les lieux inconnus,  
et qu'on récite pour eux  
à haute voix  
le mot « Mamele » — maman.

*L'enfant craignait beaucoup la mort. Il se serrait  
contre la mère et demandait : « Maman, est-ce que la  
mort fait très mal ? » La mère pleurait et disait :  
« Non, seulement un tout petit moment » — et c'est  
ainsi qu'on les a fusillés.*

Et de nouveaux déserts se sont dressés :  
les sables de Maidanek, de Sobibor,  
les dunes de Treblinka et de Belzec,  
où le vent couche pour le repos éternel  
non pas le silex, le mica, le grès  
moulus dans le moulin à bras des vieilles mers  
mais la chaux et le charbon  
du genre humain rasé de la terre.  
Moi — un homme, moi — le fils de cette terre,  
moi — leur frère qui ne fus pas brûlé  
je vois encore, monsieur Chagall,  
comme votre coq devenu aveugle  
protège les trognons des causes humaines  
et le jour dernier de la destruction  
plane au-dessus des cendres.

### III

*Sur les terrains des anciens camps d'extermination,  
rôdent des bandes de pillards, cherchant de l'or dans  
les couches de la cendre demeurée après les prison-  
niers brûlés.*

Dans l'obscurité, les cendres  
coulent à travers des clepsydres  
pareilles à des passoires.  
Et l'air paraît respirer  
ce qui fut leur souffle dernier.  
Parfois la nuit s'illumine  
d'une étoile ressuscitée de dessous la terre :



une dent en or arrachée aux cendres.  
Et alors, dans cette lueur subite, on voit  
les mains qui semblent celles des humains  
et qui dégouttent de rouge.  
Aujourd'hui, j'ai reconnu ces mains,  
fussent-elles le long du jour propres comme une hos-  
tie :

elles avaient applaudi les trains passants  
dans lesquels nous quittaient à jamais  
Rose Gold et Frédo de derrière l'armoire,  
en abandonnant leurs morts.  
Je pense qu'ils trouveront un refuge  
et que je les rencontrerai encore  
dans les sûrs recoins faits de couleurs d'augure,  
chez vous, monsieur Chagall.

## ZBIGNIEW HERBERT

Né fin 1924 à Lwow. Baccalauréat au lycée clandestin; premières études à l'université clandestine. Economie, droit, philosophie, à Cracovie, Torun et Varsovie. Débute dans le journal catholique « L'Hebdomadaire Populaire ». En 53, quitte l'Union des Ecrivains Polonais; plusieurs occupations; est réintégré en 1956. Publications: en 1956, « Les cordes de la lumière »; en 57, « Hermès, le chien et l'étoile ».

Entre 1958 et 60 visite la France, l'Italie, l'Angleterre. Ecrit des essais.

## LE MUR

Nous nous tenons sous le mur. On nous a ôté la jeunesse comme la chemise aux condamnés. Nous attendons. Avant que la balle grasse s'asseye sur la nuque, passent dix ans, vingt ans. Le mur est haut et solide. Derrière le mur il y a l'arbre et l'étoile. L'arbre mine le mur de ses racines. L'étoile mord à la pierre comme une souris. D'ici cent ou deux cents ans, cela fera déjà une petite lucarne.

## ROMAN BRANDSTAETTER

Né en 1906 à Tarnow près de Cracovie. Etudes à l'Université de Cracovie. De 1929 à 31, études littéraires à Paris. Dramaturge et poète fort connu.

Traducteur de Shakespeare.

A publié deux recueils de poèmes: « Faust vaincu », en 1950, et « Je chante mon Christ » en 1960.

### STABAT MATER

Je marche dans les rues de la vieille Jérusalem.  
Les murs édentés,  
Enveloppés dans des linges liturgiques,  
Disent les prières comme des vieillards  
Qui retrouvent en eux, au terme de leur vie,  
L'étoile égarée dans la jeunesse.  
Tous, nous portons en nous une étoile.  
Et tous nous la retrouverons à l'heure de notre mort.

Je suis sur la place de l'exécution.  
Je suis sur la place de Dieu.  
Je suis au centre même du crime  
Comme un renard dans le vignoble  
Et je vois :

Se tenait sous la croix la Madone judaïque,  
L'obélisque de la douleur criant au ciel  
Du cœur des fours crématoires de Treblinka.  
Les cheveux au vent  
Un peu en désordre tel le cantique des cantiques.  
O Mère de Dieu, Mère qui te tiens debout  
A cette même place peut-être que moi maintenant,  
En contemplant sans fin le corps jaune du Fils,  
Lui le fruit de tes entrailles et le cierge béni  
Cloué à la croix. Lentement fond la cire  
De plus en plus la flammèche s'amenuise,  
Rampe, à un papillon pareille et, pliant ses ailes  
Comme pour prier, s'éteint dans les ténèbres  
Que Dieu tira, comme l'épée du fourreau,  
Du centre même d'un jour ensoleillé.

Ah couvre donc tes yeux et ne suis pas  
Le drame ô forgeron des sept glaives  
Que ressentit la Mère dans son cœur  
Lorsque son Fils, glissant comme un éclair  
Sur le paratonnerre de la croix,  
Entra dans le verger des oliviers  
Du paradis et prouva à tous  
Que Dieu savait mourir tout comme un homme.

Je baisse les yeux. Je vois encore un pli  
De robe psalmique, un fragment de sandale  
Légère pressant la pierre indifférente.  
Mais sur moi, toujours, le regard conscient  
De la tourterelle sachant que ce fut l'homme  
Qui provoqua la mort de cet enfant.  
Elle, dans son sein très pur et virginal  
L'avait porté, en peinant neuf nois,  
Comme l'Écriture Sainte.

O Mère, debout  
A cette place où peut-être je me tiens maintenant,  
Devant moi les cîmes du Crâne Humain,  
Derrière moi l'ombre de la Vieille Ville,  
Ruelles étroites descendant vers les plaines  
Comme des ânes dignes et azurés,  
Qu'y puis-je si je revois toujours  
Les yeux d'azur de ma pauvre mère,  
Dans tes yeux Vierge née du sang royal,  
Comme une source dans la source.  
Toi, prends par la main  
Cette femme au seuil de ton portail d'or,  
Prends-la par la main comme une vieille mendicante  
Et essuie son front fatigué  
Dans un verset de ma litanie  
Que j'ai tissée maladroitement pour toi,  
O Madone de Treblinka,  
Sainte Madone des camps d'extermination,  
Sainte Madone d'assassinés vivants,  
Sainte Madone du corps qui grésille,  
Sainte Madone de la chambre à gaz,  
Sainte Madone des grils chauffés au rouge,  
Sainte Madone des cendres humaines,  
Prie pour la cendre  
De ma mère  
Prie  
Pour sa vie brûlée,  
Pour ses cheveux brûlés,  
Pour ses yeux brûlés,  
Prie, Madone, au sommet du Crâne Humain,  
O Madone de Treblinka.

## TADEUSZ ROZEWICZ

Né en 1921. Publie depuis 1939. Sous l'occupation, a lutté comme partisan. Après la guerre paraissent les recueils poétiques : « Inquiétudes », en 47 ; « Les gants rouges », en 48. En 1957 paraissent « Les poèmes réunis ».

Ecrit des scénarios de film et des pièces de théâtre.

Voyages, entre 1949 et 60. Visite la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Yougoslavie, la Mongolie, la Chine. D'autre part, l'Italie, la Belgique et la France.

### FORMES

Ces formes jadis si bien élevées  
toujours obéissantes prêtes à recevoir  
l'inerte matière poétique  
effrayées par le feu et par l'odeur du sang  
ont brisé leurs cadres et se sont éparpillées

elles se jettent sur leur créateur  
le déchirent et le traînent  
par des longues rues  
où sont passés au pas de marche il y a longtemps déjà  
tous les orchestres toutes les écoles et processions

la viande qui respire encore  
emplie de sang  
leur sert de nourriture  
à ces formes parfaites

elles se referment si étroitement sur leur proie  
que même le silence ne perce pas  
à l'extérieur

## BOHDAN DROZDOWSKI

Né en 1931. En 1944, emmené aux travaux forcés en Allemagne. Après la guerre, ouvrier. En 57, termine l'Université de Cracovie. Débute par le recueil « Il est un arbre », en 1956. Suivent : « Ma Pologne » en 1957 et « Le midi et l'ombre » en 1980.

Drozowski est rédacteur en chef adjoint à la revue « Wspolczesność » (Epoque Contemporaine).

### GEDAECHTNIS

En 1955  
en construisant une ligne électrique  
les ouvriers enfouaient les pierres  
Il a semblé à l'un d'eux  
que c'était des crânes humains

Ils versaient le ciment  
Il a semblé à l'un d'eux  
que c'était là une pâte de corps broyés

Quand un pilier fut dressé  
cet homme seul s'écria  
Mon Dieu que c'est monstrueux  
Et, de sa manche, il se couvrit les yeux

Les autres se regardèrent  
ils haussèrent les épaules

Je ne suis pas fou  
mes amis  
leur dit cet homme  
Seulement ma mémoire  
cette mémoire que j'ai  
Arrachez-la de mes yeux  
emportez-la

Nous avons assez de la nôtre  
lui répondirent-ils  
Et ils allèrent se réchauffer les mains

## MALGORZATA HILLAR

Etudes à l'Université de Varsovie. Licenciée en droit et diplôme de philosophie. Débute en littérature en 1955 : presse, radio, télévision.

En 1957 paraît son recueil de poèmes « Le Pot de grès », qui reçoit le Prix des Libraires polonais pour la meilleure œuvre débutante. En 1959, paraît le deuxième recueil : « Prière au serpolet » (poèmes d'amour) et en 1961 le troisième : « Les Gouttes de soleil ».

Plusieurs poèmes ont été mis en musique et présentés sous le titre « Erotiques » au Festival International de Musique contemporaine à Varsovie, en septembre 61, et au Festival « La musique de notre temps » à Cologne (Allemagne occid.) en octobre 61. En 1962, ils seront au programme en Hollande et à Londres.

### LE SOUVENIR DE TES MAINS

Quand j'évoque  
la caresse de tes mains  
je ne suis plus la fille  
qui brosse calmement ses cheveux  
dispose des pots de grés  
sur l'étagère en bois de sapin  
Troublée je sens  
les flammes de tes doigts  
embraser mon cou mes bras

Parfois je m'arrête alors  
au milieu du jour  
dans la blanche rue  
et je couvre ma bouche de ma main

je ne peux tout de même pas  
crier

Né en 1931, près de Cracovie, termine le lycée. Puis, l'Ecole supérieure d'Electricité à Cracovie. Travaille durant trois ans dans une carrière.

En 1955, rencontre avec la poésie. La même année, il publie un poème dans « Zycie Literackie » (La Vie Littéraire). En 1956, études de peinture, interrompues en 1959. En 1957 a paru le premier recueil de poèmes: « Motifs ».

## VOS CROYANCES

A tout instant je puis de nouveau  
contempler du sang

je puis  
s'ils paient bien  
travailler aux exhumations  
visiter de vieux cadavres  
comme des vieilles connaissances

Mais je ne peux pas  
vous regarder vous  
deux enfants se serrant  
l'un contre l'autre  
en rêve

ni toi petite fille qui déposes  
une poignée de coquelicots  
devant la petite chapelle des champs  
en joignant tes mains

ni vous jeunes  
qui vous embrassez timidement drôle-  
ment

au fond des bois  
comme dans un temple silencieux  
où le couchant parfumé  
dore les colonnes bronzées  
allume les feuilles des hêtres  
comme de petites lampes vertes  
et le chœur caché dans la verdure  
chante à voix basse

Comme je vous plains  
comme je vous plains

## MOTIFS

Les malades parlaient de la souffrance ils parlaient de la mort  
J'attendais longtemps accoudé à un poêle à carreaux de faïence  
Le parquet de la salle d'attente était en petits carrés  
et le dessin des murs peints combinait carrés et rectangles  
Différentes couleurs  
en teinte d'été de soleil et de bouche  
ou de sang peut-être Et les carrés noirs ou fauves comme des  
fenêtres nocturnes

La nuit — sur mon chemin de retour ou à la maison  
je voyais des visages j'entendais des voix malades  
et je désirais écrire sur la détresse la vie et la mort. Ecrire sur les  
hommes

J'avais la fièvre mais je n'allais pas me coucher  
je méditais  
Soudain je m'aperçus qu'absorbé dans mes pensées  
j'avais dessiné sur une feuille comme des rectangles et des carrés  
j'ai déchiré la feuille aux carrés

.. . . . .

A une guerre  
à la maladie de millions d'êtres, à leur agonie torturée  
j'ai survécu  
ont survécu ces malades dans la salle d'attente  
Et maintenant entre la guerre passée  
la vision hideuse d'une nouvelle guerre  
et cette pièce ici où on guérit les hommes  
— entre la porte close  
et la porte qui va s'ouvrir —  
ils se causent  
ils attendent devant la porte pleins d'angoisse  
assoiffés de la lumière forte et sereine  
d'un espoir La lumière d'une guérison possible  
mais là peut aussi le verdict les attendre  
J'attends devant la porte plein d'angoisse  
Je suis de ces malades De ceux aussi qui ne sont plus ici  
Un des trente-quatre fusillés  
(dans mes oreilles résonnent après la salve  
les hurlements, les gémissements des blessés  
qu'on achève  
je vois les têtes écrasées de ceux qui vivaient encore  
et sur le monticule rocheux les éclaboussures  
de la cervelle jaillie — pareille à des haricots roses trop cuits  
Je me tiens là un petit garçon tremblant sur tout son corps et proche  
de la folie)



J'imaginai — Je passais par des tortures de toute sorte  
Ainsi donc je puis voir des choses monstrueuses  
mais elles ne le sont pas plus que celles que j'ai vues et imaginées  
Et je pense en même temps que — s'évaporer — est une mort très  
légère

et même passablement drôle  
seulement je ne sais pas m'y habituer  
ni m'en libérer — quand j'entends encore sans cesse parler de la  
guerre

et que je vois ces visages déchiquetés

Qu'ai-je donc écrit

Voici des feuilles avec des lettres des phrases  
Voici des motifs seulement  
Des carrés dessinés à travers des pensées fiévreuses

*(Traductions Suzanne Arlet)*

**JERZY S. CZAJKOWSKI**

Age: 29 ans. En 1957, un des organisateurs et des rédacteurs de la revue « Współczesność » (Epoque Contemporaine). Publications dans les principales revues littéraires et dans la presse quotidienne. Travaille aussi à la radio et à la télévision. Ses poèmes traduits ont souvent paru dans la presse étrangère. A publié le recueil poétique « Les paysages enfumés ». En préparation: un autre recueil « Le midi du monde ».

Président du « Zespół Literacki » (Groupe Littéraire) de jeunes écrivains de Varsovie. Etudiant de l'Ecole supérieure d'Etudes sociales. Rédacteur aux éditions d'art.

Organise des soirées littéraires pour des auteurs polonais et étrangers.

**A NAZIM HIKMET**

dans mon jardin la source est sèche !  
on ne pourra pas arroser les narcisses  
tout seul je ne saurai percer un puits  
il n'y a personne pour tenir la courroie

moi — homme poème  
je cache mon cœur dans un mur lépreux  
moi — homme poème  
je cherche l'ombre parmi les arbres  
je trouve un seul coing — et pas plus  
moi — homme poème

je crie par les syllabes  
des racines emprisonnées et solitaires -  
détruisez les prisons

Le soir venu les genoux tirent on a trop mal  
Il ferait bon s'asseoir et prendre sa guitare  
Et se mettre à rêver qu'on a tout possédé  
Tout dominé  
Tout déformé  
Tout reformer comme on l'espère  
Le travail est presque fini

Demain matin à l'aube frères

Oui voyez  
Le cauchemar de chaque vie a éclaté  
Comme au soleil  
La pierre informe du désert  
Laissant couler le sable pur de la bonté  
Le bien le mal on a le temps d'y voir plus clair  
Une femme on a le temps de mieux l'aimer  
Les mains calleuses de mon père  
Avec leur pouce accidenté  
Tournent les pages d'un poème

Chacun cherche son chant les gens disent merci  
Ils n'ont plus tellement de soucis pour un sourire on a des roses  
Il fait tellement bon vivre qu'on a envie  
De planter des jardins aux carrefours et puis  
De beaux enfants pour se survivre

Demain matin à l'aube frères

Oh ! écoutez  
Ces enfants-là nous leur avons donné  
A tous une âme de vainqueur  
Ils s'en vont avec le sourire  
Il n'y a plus d'enfants perdus plus d'enfants gris  
Et tristes qui ont faim qui ont peur plus d'enfants nus tout seuls  
Parmi l'enfer de nos soucis  
Et plus jamais d'enfants morts à la guerre  
Cela n'existe plus C'est le dernier conte d'un livre  
Même les écoliers n'y croient plus

Et puis

Les gens disent merci pour un sourire on a des roses  
Tout ce qu'on donne est accepté tout le monde a des mains  
Un cœur une voix disponibles  
On n'a jamais besoin de mourir avant l'heure  
Ni pour rien ni pour quelque chose  
On est au chaud dans sa mémoire on peut choisir ses souvenirs

L'INTERNATIONALE DE LA SOLITUDE

Ce fut autrefois ce sera demain  
lézard sous la pierre larme d'or au beffroi  
une tonne d'airain un poids de meurtrières  
tout autour et toujours lancinant et sacré  
un chat dans la gorge un bruit vert de toupies  
des bleuets sur la tête d'une femme endormie.

ce sera tout pareil et cependant changé  
nous aurons des enfants et des verrues aux pieds  
nous aurons l'expérience et la toux du fumeur  
Ciel ! Ecoutons l'orange  
pêler avec douceur !

Un asticot d'espoir un chicot de merveille  
bruineront tout au long des côtes de douleur  
nous naitrons différents et cependant pareils  
avec le même effroi devant les profondeurs

j'irai en Occident chercher de quoi nourrir  
ce que mon corps a fait  
et, assis sur chaque banc, je verrai mes sosies  
l'amant et le brigand  
l'ouvrier, le tueur  
tiens, crieront-ils, toi seul tu continues...

C'était autrefois ce sera demain  
le tremblement des mains aux portes de la peur  
les chaussons de l'hospice  
le mal dans la poitrine  
le pas convalescent

En dépassant la côte le moteur tournant bas  
on voit les fruits penchés, les clochers anémiques  
on écoute tinter la plainte d'autrefois  
on reconnaît son champ sa vigne sa forêt  
trois paysans marchant du même pas antique  
c'est toi non ce n'est pas ta vraie vie toute pillée  
toi c'est l'épouvantail au pied des cerisiers  
toi c'est l'accordéon au bal sous la ramée  
le mousseron humide  
ou même le petit curé qui a la foi.

On regarde l'avion couché sous le soleil  
et rien n'y fait l'herbe ne calme pas  
ce n'est même plus la mort qui repousse et effraie  
ni le cri des effraies ni la bêtise des oies.  
C'est elle-même la vie son goudron sa campagne  
ses cheminées grimpant au torse des forêts  
on pend à ses oreilles on glisse sur son parquet  
on n'en finit pas on n'en finit pas  
d'être déboussolé...

Quand j'aurai cent vingt ans des titres au sommeil  
cent vingt ans d'expérience et de ténacité

quand j'aurai cent vingt ans plus vierge que la Vierge  
les mains bleuies de gel du pus sur tous les doigts  
ayant trempé ma langue dans tout le sel du monde  
ayant fui ou cherché tant d'humains aux abois  
devinant toute plainte aux lueurs de l'absence  
écoutant tous les nœuds des ventres se nouer

quand j'aurai cent vingt ans  
des kilogs de vieille graisse accrochés à mes flancs  
une berline en or conduisant mes enfants  
à des noces de science  
le plus infirme sot sera un argonaute  
et moi, portant mes chaînes, galérien sous mon toit  
je crierai mon conseil : je sais où va la route  
et peu importe au fond car nous n'y serons pas.

Frères ce fut pareil  
nous eûmes la ration des travailleurs de fond  
les matins ombrageux les veilles-à partager  
le siège à faire hiver été à tout guichet  
nous eûmes dans le cœur des océans d'enfance  
à traîner des paquets d'orties sur le boulevard  
à regarder fumer tous les trains en souffrance  
à écouter l'écho lointain d'un grand banquet

serrés contre la nuit dans les buissons ardents

rêveurs nous attendions je ne sais quel message  
que vous aviez posté, mères du contretemps  
jadis dans un fossé au bas-côté des âges

Au jardin de minuit le soleil ne crie pas  
Il règne, l'exalté sur une chaleur mûre  
Sur la branche un oiseau répète ce que bas  
à l'oreille je te murmure

Je te porte à l'épaule inventée à loisir  
Puisque tu dors et que les feuilles nous supplient  
Mon évanouie plus souveraine du plaisir  
que n'est la neige sur les lys

Mais rose plus que neige et plus que l'eau la pure  
Qui donc es-tu, toi qui m'habilles de rumeurs  
de nuit entre tes bras, de feu dans ta blessure  
et de jour dans mon cœur ?

#### LE JOUR HEUREUX

Mes amis sont des souverains  
Bleus de chauffe, chemises blanches  
La Table nous reçoit. Le Pain  
nous traite en hommes bien nés  
Nous devisons  
des nouvelles qui nous construisent.  
L'espoir n'a de repos sur terre  
Nous rions Nous sommes vivants  
La gaité nous sert la première  
et par la fenêtre ouverte  
le monde écoute nos voix

**CET OBLIQUE RAYON.** poème de Gérard NEVEU,  
avec des lithographies originales d'Ambrogiani,  
Louis Pons, Michel Raffaëlli, Pierre Vitali  
et Jacques Winsberg  
15 N.F.

**GÉRALD NEVEU.** poèmes dans un montage de  
Jean Malrieu et Jean Todrani.  
3 N.F.

Adressez vos commandes à nos services.

PASCAS 1960

Pèr Gerald Neveu

— I —

Just coma la nuech cabussava dins lo flasca d'aigardent, la tepa boleguèt son pichot dès bagat de corbadonas e de catarinetas. Lo glaïre dis ostalàs que s'esperduran sonèt lo rampeu e un jovenòrne s'arborèt de son tombeu.

Ja èra passat tèmps.

Lis aucus qu'auriàn degut abrat de fuòcs dau Bengala, se gastavan celibatars dins sa casuda.

Une pensada vèrta dins li rius de l'aura gisclèt esperduda

Tanbèn lo jovenòrne ancian cridèt

« Be'm platz lo gais tèmps de Pascors ! »

Basta ! Era bèn la pèna de faire tan de bruch e d'esmoure li gènts. Just veniàn de daguejar la beutat de viure sus li roinas d'un poëma que començava antau :

O veirus esclapats sota la butassada  
De l'arma ! Una piucèla di possas ponchudas  
Se corona dins lo sang ninòi de son sèxe  
La vida forra-borra la mort es a bodre  
Un chin japa au cuou metafisic de la luna  
La chata esfraiada que chucava une frucha  
Engola mevolhon e dins son sang s'estofa  
Coronada.

Tanbèn qu'èran empegats d'aver chimar lo nepentès de la prima, ausiguèron une femna que cantorlejava. Li drollons dau pecat d'ageinons dins son brès — son colobre a cadun dormià lo cou petat — aviàn dich dintre eli « Qu'es bèla ! »

Davalèt une estèla solària que faguèt l'aleta una passadaubre li nivols escuresins qu'agolopavan li cabeças ? Is omes que l'escotavan parlèt dins una lènga qu'èra pas l'occitan. Li qu'èran pas empegats d'aver chimar lo nepentès de la prima comprenquèron pasmens que l'estèla solària se planhià de la guerra. Mai li jutges avian desertat lo tribunau de la justícia e l'estèla solària sentiguèt lo sang de la solesa que batià dins son aïa saba de lambrusca.

I aguèt mai una petarada, darrier l'artificiala cortina di charradissas a cor bilhat.

Era bèn la pèna de cancanejar de l'amor ! Veniàn just de bandir un poeta paure dins la carriera.

De regrèts de jovença se rebalavan dins l'aura desembulhada de tota pensada vèrta.

O veirus esclapats sota la butassada de l'arma ! Adès la fenèstra serà forçada de petar tota que vole creire i pantais clinats sus la neu dau rire. O arbres dis idèas solelhosas ! La fenèstra dèu laisser escapar li brancas que se duerbon, que comandan. Pantais de la prima, de l'oblidança, sobran sèmpe dins li tiradors dau linge li solesas nanetas di botelhas de lavanda secadas que cavan vostri borras — la vida es forra-borra es a bodre la mort ? — foroncles dau desir multiplicats come en aritmetica, coma en forèst umana.

Li verges jovas s'estofavan a de rèng sus li roinas d'un pantais blos  
e lis arqueològs retrobèron li rambuelhs d'un poëma que finissiá antau

Roigada l'escauma di vôtas de la carn  
Subre li trepadors bessons de l'amistança !  
La panturla de la guerra auta encigalada  
Pè acabar una vida (tan bèn) tan mau fargada

Lo jovenome ancian s'arborèt de son tombeu e cridèt tanbèn

« Be'n platz lo gais tèmps de Pascors ! »

I aguèt mai una petarada, discrèta. Un poëta veniá tot beu just de  
morir dins la solitud inconeiguda de son crit.

PAQUES 1960

A Gérard Neveu

— I —

Juste comme la nuit tombait dans la gourde d'eau-de-vie, l'herbe  
remua son petit doigt bagué de boutons d'or et de coccinelles. Le clairon  
des habitations perpétuées sonna le rassemblement et un jeune homme  
ancien se leva du tombeau.

Déjà il était trop tard.

Les oiseaux qui auraient dû allumer des feux de Bengale, se faisaient  
célibataires dans leur chute.

Une pensée verte dans les ruisseaux du vent, jaillit, éperdue.

Cependant, le jeune homme ancien s'écria

« Ah ! que j'aime le gai temps de Pâques ! »

Bah ! c'était bien la peine de faire tant de bruit et d'émouvoir les  
gens. On venait juste de poignarder la beauté de vivre sur les ruines d'un  
poème qui commençait ainsi

O vitres éclatées sous la poussée  
De l'âme ! Une pucelle aux seins pointus  
Se couronne dans le sang naïf de son sexe  
La vie pâle-mêle la mort est à foison  
Un chien aboie au cul métaphysique de la lune  
La fille apeurée qui suçait un fruit  
Avale le noyau et s'étouffe dans son sang  
Couronnée.

Malgré tout, les gens qui s'étaient saoulés au népenthés du printemps, entendirent une femme qui chantait. Les enfants du péché, à genoux dans leur berceau — chacun avait rompu le cou de sa couleuvre — avaient dit entre eux « Qu'elle est belle ! ».

Descendit une étoile solaire qui plana un moment sur les nuages sombres qui enveloppaient les têtes. Aux hommes qui l'écoutaient elle parla dans une langue qui n'était pas l'occitan. Ceux qui ne s'étaient pas saoulés au népenthés du printemps comprirent cependant que l'étoile solaire se plaignait de la guerre. Mais les juges avaient déserté le tribunal de la justice et l'étoile solaire sentit le sang de la solitude qui battait dans son aile comme sève de vigne sauvage.

Il y eut encore une explosion derrière l'artificiel rideau des discours à cœur fermé. C'était bien la peine de discutaitiller de l'amour ! On venait juste de jeter un poète pauvre à la rue.

Des regrets de jeunesse traînaient dans le vent nettoyé de toute pensée verte.

## — II —

O vitres éclatées sous la poussée de l'âme ! Bientôt la fenêtre sera obligée d'exploser entièrement car je veux croire aux rêves penchés sur la neige du rire. O arbres aux idées de soleil ! La fenêtre doit laisser échapper les branches qui s'ouvrent qui s'imposent. Rêves du printemps, de l'oubli, il reste encore les petites solitudes des bouteilles de lavande séchées dans les tiroirs du linge qui creusent vos bourgeons — la vie est pêle-mêle la mort est-elle à foison ? — boutons de désir multipliés comme en arithmétique comme en forêt humaine.

Les jeunes vierges s'étranglaient l'une après l'autre sur les ruines d'un rêve pur et les archéologues mirent à jour les vestiges d'un poème qui finissait ainsi

Rongée l'écaille des fêtes votives de la chair  
Sur les trottoirs jumeaux de l'amitié !  
La prostituée de la guerre haute enivrée  
Pour achever une vie (si bien) si mal forgée.  
Le jeune homme ancien se leva de son tombeau et s'écria cependant

« Ah ! que j'aime le gai temps de Pâques ! »

Il y eut encore une explosion discrète. Un poète venait juste de mourir dans la solitude inconnue de son cri.



ALORS CE JOUR-LA

Alors ce jour-là  
Tous les combattants seront convoqués.  
Les morts ressusciteront.

Les morts sortiront du port d'Alger  
escaladant les quais  
et se rassembleront.

Les morts descendront des montagnes  
des Aurès sur les routes  
et se réuniront.

Les morts traverseront les forêts  
de l'Ouarsenis et dans la plaine  
se dresseront.

Les morts envahiront les places des  
villages et partout  
s'assembleront.

Partout où des noms français  
partout où des noms d'intelligence française  
rappelleront que la France est passée  
avec le fer rouge  
avec l'eau empoisonnée  
avec le couteau d'égorgeur  
avec l'électricité déchirante  
avec la haine et le mensonge

Partout dans les villages calmes  
dans les petites villes tranquilles  
à Victor Hugo — à Bossuet — à Descartes  
à Nemours — à Rabelais — à Montgolfier  
à Palissy — à Lamartine — à Colbert  
à Tocqueville — à Lafayette — à Corneille  
à Jeanne d'Arc — à Gounod — à Montesquieu  
à Ampère — à Clairefontaine.

**Partout où un nom français a planté notre civilisation,  
la végétation des morts poussera et les places se couvriront  
de cadavres.**

**Partout où un nom français a irrigué avec notre civilisation  
la rivière des morts coulera et les fontaines rougiront  
de sang.**

**Partout où un nom français a cimenté notre civilisation,  
l'ossuaire des morts se construira et les rues seront pavées  
de squelettes blancs.**

**Sous le soleil d'Algérie  
à l'appel de la justice  
tous les morts diront présents**

**Ceux de 1837 et ceux de 1844  
Ceux de 1871 et ceux de 1901  
Ceux de 1946 et ceux de France  
Français et Algériens de Paris  
de Lyon, de Marseille seront là aussi**

**Français assassinés en terre maternelle  
Algériens assassinés en terre étrangère  
Tous ceux-là aussi prendront les trains, les bateaux,  
les avions pour regagner Alger et être témoins.**

**Nous les rencontrerons dans les gares  
nous les croiserons aux carrefours  
nous les verrons dans les ports  
nous les regarderons des terrasses d'Orly**

**Et puis il y aura aussi les vivants,  
dont il manquera pour toujours un morceau de corps,  
un peu de l'âme, un coin de cœur.**

**Tous ces vivants des réseaux, des willayas, des contingents  
qui, jusqu'à leur mort personnelle, ne seront plus tout à  
fait vivants, tout à fait intacts.**

**Tous ceux-là  
Tous les vivants qui après les morts viendront témoigner  
débarqueront à Alger  
atterriront à Alger  
s'arrêteront à Alger  
Et Alger après Nuremberg  
sera la capitale d'une nouvelle étape  
de la justice humaine**

**Le grand procès d'Alger  
le premier procès du colonialisme  
commencera**

**Alors les membres repousseront  
les souffrances seront recueillies  
les insultes seront notifiées  
les séparés se réuniront  
les amants s'approcheront ensemble**

**Doucement on lavera les cuisses des femmes violées  
tendrement on bercera les enfants endormis dans la famine  
calmement on caressera la tête des vieillards égorgés  
silencieusement on baisera les lèvres des torturés  
les lèvres de tous les torturés qui pourront enfin parler**

**A l'appel du jugement d'Alger  
les morts ressusciteront  
les vivants se souviendront  
les hommes et les femmes de la guerre d'Algérie  
se présenteront**

**Et seulement après  
la haine pourra cesser  
la vie pourra reprendre  
l'amour pourra germer**

CHANSON DU PLUS PUR HASARD

Dans l'air rempli de klaxons et de moustiques je lis Fernando Pessoa  
Le bruit de chute d'eau de l'aspirateur me fait penser à ses usines  
La fenêtre s'ouvre et se ferme doucement  
Je lis Fernando Pessoa pour toutes sortes de raisons et pour passer le  
temps

Diable d'homme jaloux de la rage logique des chantiers navals  
Je lis Pessoa  
Pour passer le temps  
Surtout pour voir comment il s'en tire  
Pessoa mêlant Platon Virgile les gens élégants Park-Avenue Rue de Rome  
Rue Paradis

L'aspirateur reprend s'arrête J'allume une Lucky Strike  
Sur la route une Mille-Ariel s'efface

Milton Shelley  
Shakespeare un bonhomme avec une fraise tout noir  
qui étrangle des sorcières

Fernando Pessoa je me sens digne de toi face à l'ALGERIE FRANÇAISE  
la grande pagaille du Baccalauréat 1961

Il y a tant de bruit mais cela va à merveille pour marquer tes pages  
Il suffit de te lire pour se sentir libre tellement libre  
Jusqu'ici j'avais le sentiment en écrivant de perdre mon temps  
Avec toi c'est bizarre c'est comme si entre tes mots il y avait place pour  
la réalité

Le Pacific-Express traverse tes strophes  
Ce petit bout de rue qui va du Jarret à la Place de l'Eglise mène à ton  
bureau de Tabac  
Cet homme qui se camoufle sous la pluie de Durban ou au cœur de  
Lisbonne  
C'est toi au café monotone disposant sur le marbre des cuirassés des ponts  
des docks flottants

Aussi un verre de vin rouge pour y relire le passé  
Brusquement tous les bruits se sont arrêtés  
Je rêve de tout et de rien. A travers toi Pessoa-Alvaro de Campos  
Au volant de ta voiture qui pétarade sans pouvoir comme moi te passer  
de l'écriture

Si bien que tu ne sais plus la fin  
Si c'est toi qui écris ou si quelqu'un dicte  
ces pauvres variations sur le thème d'Alcools

Tout est si bien mêlé  
Les images ont l'air d'avoir toujours existé  
Les automobiles se jettent dans les feux verts comme un troupeau fou  
de chèvres

La radio-télévision bêle  
Tu peux lire les journaux dans toutes les langues  
Fumer toutes sortes de cigarettes  
Boire de la Vodka MOSKOVSKAIA OSOBAIA ou de la fine champagne  
REMY MARTIN

Tu peux croire ou ne pas croire les journaux  
Aller au cinéma  
Les poètes vont eux aussi au cinéma  
Tu as vu ce matin tout un tas de rues  
Et des femmes avec leurs enfants

Aller et venir au bord des prisons  
Du lundi au dimanche et du dimanche au lundi  
Tu peux lire Toujours dans les journaux que des ouvriers ont  
arraché quelques anciens francs de plus par heure de travail  
Ou bien que Fabiola n'aurait pas eu ses règles  
Tu peux dire que tu ne crois plus au Christ  
Que tu ne cultives ni son beau lys  
Ni même sa flamboyante gloire  
Les œillets et les roses cela rapporte d'avantage  
D'ailleurs les astronautes montent aux cieux bien mieux que lui  
Gagarine et Titov

Ce sont eux qui détiennent le record du monde  
Pour la hauteur et pour la durée  
La prière n'est plus qu'un arbre sans feuilles  
Les anges pour toi ont cessé depuis longtemps d'y voleter  
La colombe fraternise avec les astronefs  
Maintenant tu vas dans les rues  
Tu es pris dans un défilé immense  
Tu chantes et tu cries sur l'air des lampions  
Tu prends garde de ne point te tromper  
Si tu avais vécu autrefois tu ne serais point entré dans les ordres  
Tu aurais préféré les arènes au monastère sur la colline  
Tu es mal élevé  
Rien que d'y penser te donne envie de te moquer de toi-même  
Tu aimes les tableaux vivants dans les mains des peintres  
Et tu fais comme on a toujours fait  
Quelque fois tu vas les regarder de près  
Aujourd'hui tu marches dans une ville  
Autour de toi les femmes sont plus qu'à moitié nues  
Et l'amour qui est en toi n'est pas une maladie honteuse  
Le mirage qui t'habite tu le retrouveras à un moment ou à un autre dans  
ton lit

Tu es au bord de la mer  
Il n'y a rien parmi les vagues qui puisse échapper au microscope  
électronique  
Si ce n'est l'image de ta femme que tu peux mettre où bon te semble  
Sur un mur dans l'eau les feuilles  
Au fond d'un verre d'une fleur  
Dans les bars quand se tenant par la main l'alcool et le sommeil viennent  
te dire adieu

Tu n'y peux rien  
Tu es sur le quai d'une gare maritime  
Tu es malade de voir des soldats partir pour la guerre  
Une image t'habite laboure ton angoisse ton insomnie  
Une image un nom  
Tu n'oses plus regarder autour de toi  
Tu es chez le juge d'instruction  
On va condamner un innocent dont tu connais bien le martyre  
Tu en as parlé dans deux petits poèmes  
Dans un livre publié à tes frais  
Mais ce livre et tes rêves et ceux de tes compagnons ne sont pas irréels  
Tu es toute la nuit debout  
Tu attends le jour sanglant et froid  
Tu as une lampe à la main

Car le tunnel est rempli de zig-zags  
La nuit s'éloigne

Ta femme arrive soudain ainsi qu'une eau-de-vie  
Tu marche vers ta maison avec elle à pied  
Tu as l'intention d'aller te coucher  
Tu ne crois plus du tout au Christ  
Tu penses fort à la paix

Car pour l'instant personne n'a encore réussi à couper le cou au soleil

**André Portai**

### L'ARME DES FAIBLES

J'ai mon fusil trop lourd  
Que rien ne peut distraire  
Ni les cris du ciel  
Où les oiseaux s'éloignent  
à mon approche

J'ai mon fusil  
lié même à mon sommeil  
Je n'ai plus mes yeux  
ni même la poésie du jour ouvrier  
Mon fusil prend toute la place  
Mon poids entier pèse autant que lui  
et il m'écrasera les paupières  
de sa crosse végétale

Par delà toutes ces guerres qui éclosent en moi comme des orchidées maléfiques, par delà tous ces meurtres portés en moi comme les misérables bougies d'ancien temps, à mon père assassiné, au delà de la tristesse dont je gratifie le cœur de ma mère, je vous aime.

Par delà cette lugubre condition humaine.

Je veux porter en moi, comme un flambeau de volonté, vos désirs et vos peines, tout le chagrin de votre solitude, protéger la faible étincelle de votre cœur, je veux m'élever jusqu'à vous et par là même vous élever à moi.

Je veux que mon intelligence, le fil d'acier de ma vie, pénètre en son tréfond la moindre de vos fautes, pour vous faire l'offrande de son pardon.

On ne commet de faute qu'au regard des autres personnes à partir du moment où l'on aime ce que l'on vit.

Au sein de ce soleil, dont j'ai fini par faire un Dieu, je vous aime, mon poème est devenu vous, cet amour en guise d'arme de vie, cet amour pour descendre dans le fond de moi-même.

J'ai balayé toutes les balivernes, je me suis habillé d'enfance pour retrouver cet homme que je suis.

J'ai pénétré l'humanité entière pour y trouver ma place.

Cet amour d'espoir se trouve être un moteur.

La petite fille de ma jeunesse, celle de mes anniversaires, agonise et je porte tous les jours vers elle et dans mes deux mains jointes, une violette, je ne sais, peut-être est-elle morte de votre naissance en moi.

Ne me laissez point aller tout seul... pourquoi dis-je cela ? vous êtes dans mon cœur.

(Extrait d'un poème à paraître  
dans la collection « Alluvions »).

A LA FENÊTRE OUVERTE

Dans ces rues de pierre, sur la façade des heures, devant ces maisons  
lourdes de chaleur cachée, tes pas ont détruit la nuit,  
tes pas ont détruit en moi cette porte ouverte sur ton sourire

la porte de la chambre blanche où s'effacent les voix  
dans les rideaux  
dans les velours

A cet instant, un homme t'a parlé ; la lumière semblait venir de ses  
mains qu'il remuait sans cesse,

A cet instant,

A un autre peut-être,

A celui où nous avons oublié cette guerre, à l'instant qui se détruisait  
entre nos regards,

dans cette chambre blanche,

dans les velours contre tes pas,

A l'instant de cette nuit, avec le cri des autos à chaque carrefour.

Une nuit qui a crevé enfin

lentement

sur nos visages

sur notre amour qui attendait le jour

toi près de moi

à la fenêtre ouverte.



LE GHETTO DE PARIS

(Ratonnades dans la Capitale)

Il est tard sur la ville, il est minuit  
Chacun n'a plus que son visage dans ses mains

Chacun devient la sentinelle désarmée de ce qu'il aime  
Chacun voit très loin

Nous qui ne sommes pas des flics  
C'est la poignante solitude du soldat qui nous assiège  
L'un après l'autre

Et tous ensemble nous avons peur  
Peur et espoir :  
Notre raison décidera

Les jours après les jours ont dénudé la haine  
La voilà toute nue

Qu'en dites-vous Ouvriers de Paris ?

3 novembre 1961

VOYAGES

Mes bagages sont faits de la paille des mots  
Tissés du gain des choses :  
Ici quelques cailloux, ici quelques émaux,  
Des rayons de soleil sur les fenêtres closes.

La soie et le brocard emplissent ces valises,  
Le velours de l'abeille,  
L'œil en angle du chat, la pulpe des cerises,  
Le pampre s'enroulant aux festons de la treille.

La colline où les pins sortent de la rocaille,  
Les pleurs des éboulis,  
L'île blanche brillant sur l'eau comme une écaille,  
Les barques des pêcheurs valsant dans le roulis.

J'ai gardé cette odeur des villes qu'empoisonnent  
Les nuits peuplées de rats.  
La douleur chante dans les rues de Barcelone ;  
La rose s'ensanglante aux jardins de Biskra.

Chaque ville apparaît semblable et différente  
Dans son corset de pierres  
Et les riches maisons que tapissent les rentes  
Ecrasent, des faubourgs, les lugubres chaumières.

J'ai laissé, de mes doigts, glisser le pittoresque  
Et ses fausses couleurs.  
J'ai conservé, pour moi, les ombres de la fresque  
Des quartiers enfumés, terre des sept douleurs.

Je n'avais que seize ans dans mes premiers voyages,  
Seize ans pour m'étourdir  
En écoutant l'Afrique ainsi qu'un coquillage  
Sur les seins d'une fille achetée à Bousbir.

Le vent jouait alors sa chanson de passage  
Entre mes doigts ouverts.  
Tout riait : une fleur, une femme, un nuage.  
L'amour était acide ainsi que les fruits verts.

Mes bagages n'avaient, des champs clairs et des routes,  
Que nuées de poussière :  
Une femme qui pleure, une chèvre qui broute,  
Indifférente, l'herbe haute des cimetières.

à la mémoire de Pierre Guéry

seul comme la dernière pierre  
jetée à l'adversaire  
je réapprends le poids d'une vie

les arbres se vident à peine  
que déjà me prend ce goût de feuille morte  
au palais  
et de vin bu en d'autres temps

j'ai fait le long chemin de l'enfance  
à l'âge d'homme  
sans une halte  
pour tout ce sang  
qui n'a pas eu à couler  
sous la pression de mes doigts  
malgré d'affreuses possibilités

pour tout ce sang noir ou rose  
selon l'heure et suivant le temps  
de notre combat quotidien

pour tout ce sang enfin  
que je donne en silence  
à chaque ami mort  
comme un alcool secret.

« ON N'EN FINIT JAMAIS », poèmes et proses de  
Pierre GUERY. Textes de présentation: Gabriel  
Cousin, Henri Deluy, Jo Guglielmi.

Illustration Odile Savajols-Carle. — 6 N.F.

Ecrire à Elisabeth Guery,  
88, chemin de Mazargues, D. 29, Marseille (8<sup>e</sup>).

Je peux aller venir dans les rues ce matin  
Elles ne sont plus à personne  
La lumière est en retard Le ciel trop bas  
sur le linge qui sèche

La chaleur vient de la ville  
des nuages qui montent du côté de la mer  
peut-être aussi du mal  
que l'on se donne pour vivre à deux

Je ne sais plus Je marche à contre-jour  
sans voir les arbres pleins à craquer de feuilles  
Où sont tes yeux de la semaine  
et cette ombre qu'ils font couleur de la fatigue

J'aurais dû protéger des souvenirs des riens  
un soir d'été le vert d'une pinède  
la montée des odeurs en touffe à tes aisselles  
un réveil il fait beau les premières paroles

Rien n'est facile On le dit  
Les nuages de l'hiver pourrissent sur place  
un matin  
le temps est pris  
On sait que le vent ne tournera pas

la tristesse tient debout

**S'ATTENDRE**

à ma femme.

**Il n'y a pas dix ans  
Il n'y a pas vingt ans**

**Je t'aime aujourd'hui  
Je t'aime à ma façon**

**Parce que tu m'as dit ta blessure ancienne  
Parce que tu m'as dit tes secrets bien gardés**

**Les secrets d'hier et les blessures d'antan  
Je les effacerai**

**J'effacerai sur tes mains les traces de l'humiliation des travaux  
commandés**

**J'effacerai sur ton visage les larmes de la tristesse et de la solitude ;  
celles de la jalousie**

**J'effacerai sur tes lèvres la brûlure du baiser volé, du baiser de l'habitude  
et des circonstances**

**J'effacerai sur ton ventre l'amour mal fait ; sur tes seins le poids de mes  
mains propriétaires**

**Je n'effacerai rien. Mais, je te dirai du je t'aime avec des mots tout neufs,  
avec toutes les années sur le dos qui font ce que nous  
sommes.**

**J'aborderai les rivages du nouveau monde où la construction de notre  
amour est prévu**

**Je prouverai que rien n'est perdu, que le mauvais sert parfois le bon, le  
rend possible et libre de se répandre**

**Nous sommes les architectes du plus juste assemblage**

Sur mon carnet de note :

Le vingt deux avril de l'an mil neuf cent soixante et un, le soir,  
J'ai noté,  
En manière de prologue,  
L'énoncé des journaux du soir :  
Pronunciamento militaire, à l'aube de ce jour, les généraux Challe et  
Zeller, Jouhaud, se sont emparés du pouvoir, dans la capitale de  
l'Algérie en guerre.

Le surlendemain :

Alger, Oran, Mostaganem,  
D'autres lieux encore, Constantine...  
Les journaux titrent : un raid imminent sur Paris  
Peut-être,  
Je ne sais, je ne sais plus,  
Possible.  
Mais ce soir, à cinq heures du soir,  
A l'heure où périt dans l'arène  
Ignacio, Ignacio Sanchez  
Il était juste cinq heures du soir  
J'ai vu monter, grandir en quelques rues étroites de province, un flot qui  
ne doit rien aux équinoxes, rien à personne.  
Je parle clair, sans élever la voix,  
fleuve puissant composé d'hommes et de femmes,  
fleuve de chair et de raison, vague la fièvre  
Et je sais Paris ressemblant à cette ville de province, d'autres villes à  
d'autres fleuves dont le flot effacerait jusqu'aux derniers, les  
imprudents.

Plus tard :

Dans la nuit qui suivit le quatrième jour de l'insurrection, sans autre signe  
avant coureur, les aventuriers se dispersèrent.  
La chose s'accompli sans heurt  
La mystification parut à certains des plus évidentes  
D'autres inscrivent au calendrier des victoires, le signe supplémentaire  
D'autres encore, crièrent au miracle.  
Un grand nombre d'hommes et de femmes considérèrent les faits qui  
précédèrent la nuit, comme fragmentaires, simple phase d'une  
longue lutte, et reprirent leur marche par des sentiers, des routes  
autrement difficiles.

Dimanche après-midi d'été  
Aller dans les villages

Ne pas parler  
Car l'air brûle

Ne pas toucher les murs  
Il y circule une tendre chaleur

Ne pas courir  
La poussière blanche est trop légère

Simplement arriver  
Voir  
Sentir

Etreindre des images  
Forger de fougueux regrets  
Qui nous enforciront au dernier jour

Prendre l'amour des filles aux yeux baissés  
Des toutes jeunes filles patientes et douces  
Arriver  
Vivre.

TOUT SE SAIT TOUJOURS.

(Henri Alleg -- La Question)

Tout va se savoir  
Les poignets enchaînés  
                  Brisés  
La voix du juste baillonnée  
                  Condamnée

Tout se saura  
L'enfant sans pain  
Deviendra boulanger  
La Mère Courage découragée  
Deviendra La Mère

Tout va être su  
L'homme accusé accusateur  
La pensée saisie resaisie

Le bourreau peut s'effrayer de son ombre  
C'est déjà celle d'un fantôme  
Que chasseront en riant les enfants

Tout se sait toujours !



## « Ce Langage à venir »

La poésie demeure pour nous le langage profond de l'homme. Qu'elle l'exprime ou qu'elle l'aide à se découvrir, discours sentimental, dans le bon sens du terme, ou cri, ou blasphème, la poésie parle de l'individu. De l'individu social que nous sommes tous. Elle ne peut se penser, elle ne s'écrit pas, en dehors des niveaux actuels de la connaissance. Les percées de l'aventure humaine, ses cheminements comme ses débouchés, qui peut prétendre ne pas avoir à en tenir compte, sans mentir ?

L'élargissement continu et fantasmatique, du domaine de la connaissance ne va pas sans changements, complexes mais évidents. A ignorer l'évolution des choses, des mentalités, des sentiments, nous nous condamnerions à écrire la poésie d'avant-hier.

Il s'agit pour nous de mieux savoir pour mieux comprendre, pour mieux sentir, pour exprimer plus justement, avec plus d'acuité et de force. Dans son application même l'ensemble du phénomène scientifique ne peut nous laisser indifférents.

A l'heure de la tragédie algérienne nous ne devons oublier qu'à l'homme d'autres mots viennent en écho que ceux de torture ou de mort.

### NE PAS SE COUPER DU RÉEL

Il ne saurait être question, ici, d'étudier à la lumière d'une démarche philosophique les directions que les connaissances laissent entrevoir à l'homme. Nous voulons simplement insister sur l'influence des acquis et des ouvertures scientifiques sur la poésie qui se fait.

La science élève autour de l'individu un milieu en continue évolution. Elle le modifie ainsi de jour en jour. Nous ne pouvons l'ignorer sous peine de nous couper du réel, des racines profondes de la poésie. La connaissance ne peut demeurer le fait des spécialistes. Elle nous

est nécessaire. Nous sommes concernés.

Tout comme pour la poésie, aucune pensée scientifique digne de ce nom ne peut s'en tenir aux faits. Elle doit tirer des conclusions. Formuler des hypothèses. Prévoir est une de ses fonctions essentielles. Cette prévision a une influence directe sur l'homme, sur la détermination d'un type nouveau. Avec le temps des caractéristiques nouvelles se créent, physiques, intellectuelles. Une nouvelle morale perce au sein d'une société en gestation. Notre vie quotidienne se transforme. L'aliment poétique fait de même. Les techniques ont marqué la culture, laissé leur empreinte sur la thématique et sur les structures même de la poésie.

Mais ces techniques paraissent mineures devant les recherches actuelles. L'astronautique, l'atomisme, la cybernétique, par exemple, bouleversent et élargissent notre sensibilité au monde.

Inséparable de l'action, la science n'est pas un domaine interdit. Le scientifique est, au même titre que le poète, non pas un explorateur de l'avenir mais un forgeron. Le poète trouve chez le scientifique les repères dont il a besoin pour mieux saisir le monde dont il est un des reflets.

### L'ESPOIR

Des terreurs anciennes, des erreurs tenaces disparaissent. La mort n'a plus son visage mythique. Un fait montre l'importance des changements. Lorsqu'au 19<sup>e</sup> siècle Engels refutait dans son ouvrage « Dialectique de la nature » des théories sur la mort thermique de l'univers il n'en demeurait pas moins vrai que sur le plan « local » la transformation de notre soleil n'offrirait aucune perspective quant à la survie de notre descendance.

Il n'est nullement utopique de prévoir à l'heure actuelle, un départ, le jour venu, vers un autre système solaire.

La théorie de la relativité, si elle n'est pas la théorie physique universelle générale dont rêvait Einstein, avec les confirmations apportées sur les rapports réciproques entre matière espace et temps participe à un même envol de l'homme vers une étape supérieure de son humanité. Une poésie ayant pour but « la vérité pratique » se doit de reconnaître le fait scientifique. Elle doit être l'écho sensible, individualisé, de ces modifications. Une caisse de résonance de l'espoir.

Les éléments de l'imaginaire subissent les vibrations de la réalité. Une date : le 4 octobre 1957 l'homme passait d'une vie limitée à deux dimensions à une vie dotée d'une dimension supplémentaire. L'aventure spatiale, au delà des objectifs immédiats, amènera des bouleversements considérables. De l'ambition légitime de « connaître » les autres mondes à la maîtrise des

climats, le champ ainsi ouvert nous fait rêver. Mais le chemin du rêve au poème passe par la conscience. C'est pourquoi je voudrais souligner les qualités de la collection « Savants du monde entier », chez Pierre Seghers. Six titres déjà nous permettent de juger cette vulgarisation de « bonne source ». Léonide Sedov par Hilaire Cuny, Teilhard de Chardin, par l'abbé Grenet, Joliot-Curie, par P. Biquard, Charles Nicolle, par G. Lot, Albert Einstein, par H. Cuny, Claude Bernard, par R. Clarke.

Chaque volume comporte une étude, un choix de texte. Le langage dépasse le cercle étroit des spécialistes. Il est souvent très proche du langage poétique vivant.

Il débouche sur des contrées immenses où l'avenir s'inscrit dès aujourd'hui au compte de l'homme.

Guy PERRIMOND.

A. P. assure W. Pozner, blessé par les fascistes, de sa solidarité.

Elle s'incline devant la mémoire de Mouloud Feraoun, assassiné par

l'O.A.S.

L'IMAGE : UNE RÉALITÉ PHYSIOLOGIQUE

Deux pages de Claude Bernard

La lecture d'un ouvrage récemment publié par les Editions Sociales, collection « Les Classiques du Peuple », a relancé, parmi les collaborateurs les plus proches de l'A.P., une discussion qui dure depuis fort longtemps. Il s'agit de la dispute, au sens noble du terme, autour de « Poésie et Matérialisme » et des « Pages choisies » de Claude Bernard, introduites, annotées par Ernest Kahane, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier.

Un article d'Olivier Sten « A propos d'un livre de René Menard » (n° 13 d'A.P.) et les pages que l'on lira dans ce numéro, consacrées par Guy Perrimonid aux rapports de la science et de la poésie expriment l'opinion de la plupart de nos amis et de l'équipe animatrice dans sa majorité. Il demeure évident que ceux d'entre nous qui sont opposés à la conception matérialiste, ou qui font d'importantes réserves, s'exprimeront ici lorsqu'ils le désireront.

..

Nous n'entendons pas, avec le texte suivant, affirmer la subordination du langage aux faits scientifiques. Cela doit être clair. De même les études de Claude Bernard seraient aujourd'hui autrement complexes, entre le physiologique et le psychologique. Les reflexes conditionnés, les corrélations hormonales, suivant les termes de E. Kahane, ont

fait apparaître des liaisons multiples et délicates. Il n'en reste pas moins que l'interprétation donnée ici des phénomènes objectifs par lesquels se traduisent les sentiments seraient à peine d'un matérialisme plus rigoureux aujourd'hui

Ces nuances avancées, et qui sont certes d'importance, quel est notre propos, avec la publication de ce texte? Montrer, simplement mais avec netteté, qu'il n'y a pour nous d'autres racines au langage : la réalité, diverse et différente en ses aspects. Aspects de cette réalité, composantes d'un tout, la sociologie, la physiologie, la psychologie, que la science étudie et sur lesquelles elle est à même de nous fournir des éléments indispensables à la connaissance des données et du mouvement, des changements qui s'opèrent.

« Un jour viendra, disait Claude Bernard, où les physiologues, les poètes et les philosophes se rencontreront en parlant le même langage » et Baudelaire « le temps n'est plus loin où l'on comprendra que toute littérature qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie est une littérature homicide et suicide ».

Contre l'avilissement, pour une poésie de notre temps, et qui vienne du cœur.

Henri DELUY.

Quand on dit qu'on a le cœur gros, après avoir longtemps été dans l'angoisse et avoir éprouvé des émotions pénibles, cela répond encore à des conditions physiologiques particulières du cœur. Les impressions douloureuses prolongées, devenues incapables d'arrêter le cœur, le fatiguent et le lassent, retardent ses battements, prolongent la diastole, et font éprouver dans la région précordiale un sentiment de plénitude ou de resserrement.

Les impressions agréables répondent aussi à des états déterminés du cœur.

Quand une femme est surprise par une douce émotion, les paroles qui ont pu la faire naître ont traversé l'esprit comme un éclair, sans s'y arrêter ; le cœur a été atteint immédiatement et avant tout raisonnement et toute réflexion. Le sentiment commence à se manifester après un léger arrêt du cœur, imperceptible pour tout le monde, excepté pour le physiologiste ; le cœur, aiguillonné par l'impression nerveuse, réagit par des palpitations qui le font bondir et battre plus fortement dans la poitrine, en même temps qu'il envoie plus de sang au cerveau, d'où résultent la rougeur du visage et une expression particulière des traits correspondant au sentiment de bien-être éprouvé.

Ainsi, dire que l'amour fait palpiter le cœur n'est pas seulement une forme poétique ; c'est aussi une réalité physiologique.

Quand on dit à quelqu'une qu'on l'aime de tout son cœur, cela signifie physiologiquement que sa présence ou son souvenir éveille en nous une impression nerveuse qui, transmise au cœur par les nerfs pneumo-gastriques, fait réagir notre cœur de la manière la plus convenable pour provoquer dans notre cerveau un sentiment ou une émotion affective. Je suppose ici, bien entendu, que l'aveu est sincère ; sans cela, le cœur n'éprouverait rien et le sentiment ne serait que sur les lèvres. Chez l'homme, le cerveau doit, pour exprimer ses sentiments, avoir le cœur à son service.

Deux cœurs unis sont des cœurs qui battent à l'unisson, sous l'influence des mêmes impressions nerveuses, d'où résulte l'expression harmonieuse de sentiments semblables.

Les philosophes disent qu'on peut maîtriser son cœur et faire taire sa poitrine. Ce sont encore des expressions que la physiologie peut interpréter. On sait que par sa volonté l'homme peut arriver à dominer beaucoup d'actions réflexes dues à des sensations produites par des causes physiques. La raison parvient sans doute à exercer le même empire sur les sentiments moraux. L'homme peut arriver par la raison à empêcher les actions réflexes sur son cœur ; mais plus la raison pure tendrait à triompher, plus le sentiment tendrait à s'éteindre.

La puissance nerveuse capable d'arrêter les actions réflexes est en général moindre chez la femme que chez l'homme : c'est ce qui lui donne la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale, c'est ce qui a fait dire qu'elle a le cœur plus tendre que l'homme. »

Après Machado, après Péret, la collection « Poètes d'aujourd'hui » (Seghers) s'enrichit d'un Léopardi. Qu'ajouter aux belles bonnes sérieuses préfaces de cette collection, qu'ajouter à Leopardi cet écorché vif au masque de Pascal, frappé des mêmes stigmates, travail, douleur, à cette dure conscience de soi-même que fut la poésie de cet immense érudit. De soi-même et de sa patrie qu'il fustige parce qu'il l'aime :

Cœurs courageux  
Sous vos toits, immonde et sans honneur

Une plèbe s'est installée...  
L'oisiveté entoure vos tombeaux...

Léopold - Sédar Senghor — dans la même collection — qui fut avec « Le Frère aimé, l'ami », Césaire, l'apôtre de la « négritude », se passe d'être présenté

Il est devenu banal de dire que cet enfant noir de race sévère porte un des grands noms de la poésie de notre temps. L'admirable préface d'ailleurs, d'Armand Guilbert le describridor de Pessoa, situe fort intelligemment l'homme public et l'homme intérieur dont pourtant on nous permettra de regretter qu'ils n'aient pas poussé, dans les deux sens, plus loin la rébellion !

Chez Jean Pérol la rébellion est permanente contre soi et contre le monde. Son Atelier (paru chez Guy Chambelland) est la proie du feu :  
« Le sang brûle la peau...

La douleur tire sur la sonnette  
des nerfs...

Le sang cogne sous les cloisons... »

La proie du feu et de l'absolu :  
« Je veux le grand, je veux l'extrême la pire entière et non en deux... j'aime le ciel noir... le repos qui s'écroule... et tout le calme remis en cause... »

Parfois Jean Pérol atteint la même incandescence que Todorani dans Mandragore (éditions Cahiers du Sud). Je puis dire que j'ai follement aimé les six morceaux de prose de cet Atelier et j'en remercie de tout cœur Jean Pérol.

Lucien Becker, dont Plein Amour (NRF) a été salué bien bas par la critique, gravit les degrés d'une notoriété... qu'il mérite...

Son « Eté sans Fin » (éditions de Chauméane) ne recherche aucun prestige, aucune audace.

Patience, obstinément, il égrène les strophes régulières d'une démarche non datée. Becker se place de propos délibéré hors l'événement aux rives d'un panthéisme géographique.

Il manie une langue une technique sans égales, nous offre une prébende fastueuse d'images nées de lui-même, mais cet « Eté sans Fin » se perd pour moi un peu dans la grisaille de l'exercice. Il est saison trop sourde et estompée. Je crains le « coup de genou dans le vide ».

Pierre Garnier, connu comme germaniste sérieux est un poète. Les synthèses que publie A. Silvaire se veulent une quête de la Beauté, de l'Amour, de la Vérité...

J'avoue être sourd à ces beaux vers à ces flammes héritées de l'Antique mais je sais que la surdité est une infirmité. Que Pierre Garnier veuille bien me pardonner donc. Je sais qu'il s'interroge, cherche, souffre, que ses Synthèses ont des prétentions immenses qu'il y reconsidère toute chose. Je dirai trop de choses. Les racines y sont trop nues.

Pas de recette pour le poème j'entends pour la réussite du poème. Le secret c'est le rêve et on se prend à rêver devant ce Paris-la-Poésie de Claude Paris (chez Guy Chambelland). Une série de cartes postales fraîches naives un relent ici d'Apollinaire, là de Carco.

Mais le sujet en or estompe l'ouvrage. Et quand on retombe du rêve les faiblesses du livre de sa substance propre sont encore plus évidentes.

Toujours chez Guy Chambelland le Papillon-Sphinx de Gérard Briche est au contraire un petit livre tendu resserré sur lui-même sur un thème intérieur symbolique.

L'imagerie se veut surréaliste provocante. On sent que Gérard Briche nous jette des mots à la face tout neufs avec cette superbe ingénue des néophytes mais il a un tempérament.

La Nuit craque par Claude Voilant (La Tour de Feu) est un poème d'amour déchiré mais d'un amour qui se retrouve se retrempe dans les bras de l'Objet aimé. J'ai adhéré à cette fraîcheur naturelle à cette souplesse du langage à cette

sûreté du chant :

« Il y aura toujours une aube à reconnaître un soleil à laver dans la rosée de l'herbe des oiseaux à lever dans les branches mouillées du sang à aiguiser sur les pierres premières ».

Denys-Paul Bouloc dans la Collection Visages de ce temps (Subervie) nous donne à lire en préface à six Poèmes inédits d'Harie Voronca quelques pages ferventes et chaudes d'où n'est pas exclue la lucidité :

« Voronca vécut comme on rêve : dans la brume au travers de la-

## MATINALE DE MON PEUPLE par JEAN SENAC

Ce n'est pas sans émotion que nous avons ouvert ce livre.

Ce peuple, c'est celui d'Algérie, ce livre un « Relais de l'Espérance », en dépit de tout ce que nous savons du sort fait à ces hommes, sortis du maquis, comme bier, du sol de Paris « ne demandant rien d'autre que de vivre ».

Ce livre (1), nous ramène à ce printemps 1955 où son auteur signait dans notre numéro « Peuples Opprimés » le poème : Les Massacres de Juillet.

La guerre avait, alors, moins d'un an ; aujourd'hui, huit ans après le sang des massacres d'octobre n'est pas encore sec, pas encore sèches les plaies...

Pour transcender notre désarroi, il convient de lire ces lignes augurales de la certitude de vaincre, lire la belle préface, du poète Mostefa Lacheraf, écrite à la prison de Fresnes. Ce livre, cette préface sont leçons très hautes de courage, de dignité, d'amour. Aucune haine ne les marque, aucun ressentiment. Le poète s'y révèle fraternel, de plein pied avec les êtres et les choses dans sa parole agissante.

Cette Matinale est le chant profond, l'intime voix de la terre et des hommes, ainsi que le signale Mostefa Lacheraf dont le nom, rapproché de celui de Jean Sénac, constitue le symbole de cette patrie algérienne, fruit commun d'origines diverses comme déjà les noces de sang de Fernand Yveton et Mustapha Bouhired..

« Contrairement à ceux qui se sont attardés toute leur vie sur les grèves romantiques, sur les franges de cette Algérie ligure bien bichonnée, bleu et or, éclatante de santé pour certains, mais aussi de faux prestiges, Sénac fait une incursion profonde et durable à l'intérieur

quelle il cherchait les hommes ses frères, dans l'éblouissement mensonger des paysages de solitude et, pour le situer dans le siècle, au crépuscule d'un monde d'illusion que le martellement des parades militaires allait piétiner, déchirer, déshumaniser. Souvenons-nous ! De dangereux pantins agitaient leurs bras en uniforme. »

Harie Voronca le poète, malgré tout, du Bonheur, « une étoile de bon augure », parmi nous.

Jo GUGLIELMI.

des terres et de l'humanité algériennes, pénètre au vif du pays... »

Au vif du pays, au vif de notre peau, de notre cœur, Sénac dont on se souvient qu'il publia déjà en 1957 *Le Soleil sous les Armes*, essai sur la poésie de la résistance algérienne, rassemble dans *Matinale de mon peuple* des poèmes militants publiés de 1949 à 1961.

Pour ma part cet étallement dans le temps nuit à l'unité de l'ouvrage sinon à son intérêt et à son urgence.

« ... Partout où la liberté est en péril... Algérie, Espagne, Congo, Angola » Jean Sénac prend la parole au nom du peuple et dénonce à la lumière sanglante de l'enfer algérien...

Son chant s'efface derrière l'événement, il atteint l'universel, il participe de tous les déchirements de notre temps, avec une limpidité bouleversante...

Cette flûte de nos montagnes où la liberté s'enfoufre s'unit au souffle de l'homme et chante...

Les quinze signes dessinés d'Abdallah Benanteur, qui ponctuent *Matinale de mon peuple*, relèvent directement de la « graphique mughrebine », sans pour autant ignorer la technique dite abstraite ; leur calligraphie tendue, rigoureuse, torturée prolonge, enrichit le texte, la sensibilise...

Il faut lire et faire lire *Matinale de mon peuple* de Jean Sénac, un tract de haute stature, « une ordalie de vérité » de liberté..

Jo GUGLIELMI.

(1) Editions Subervie. Collection le Soleil sous les Armes.

## LA CHRONIQUE DES REVUES...

Que dire du Gyroscop, sinon qu'il est bien triste de voir Luc Bérumont, Jean Rousselot et Robert Lafont mêlés à ce fatras.

Heureusement qu'il nous est permis d'apprécier de temps à autre de jeunes revues au dynamisme certain. Correspondances (H. Labrusse 67, rue de la Victoire; Paris) est de celles-là.

Animé par H. Labrusse, F. Capatti, Max Alhau et quelques autres « Correspondances » s'ouvre sur des perspectives nouvelles.

« Notre époque se donne trop souvent l'occasion de camoufler sous les termes d'amitiés ou d'amour universel, son refus de l'action directe, sa fuite, sa pusillanimité devant les événements »; lisons-nous dans l'éditorial du n° 1. Cet engourdissement sous un humanisme de façade est un manque de conscience devant les responsabilités, c'est la lâcheté d'un monde qui a perdu toute audace... Pour construire, il faut lutter et ne pas craindre les combats inévitables... » Nous faisons confiance à Correspondances.

Promesse (J. C. Valin, Lamérac par Barbezieux, Charante) en est à son n° 3.

Après « Le sexe des genres » et « Hommage à René Guy Cadou », ce dernier numéro porte en sous-titre : « Pourquoi la Poésie » : Question extrêmement délicate à laquelle répondent J. Rouffanche et J. C. Houdehine. Lequel est dans le vrai.

« Il y a aujourd'hui 400.000 jeunes soldats en Algérie, et l'on voudrait parler de « jeune poésie », sans parler de ces jeunes-là, emprisonnés dans une des guerres les plus atroces qui soient ; on parle pudiquement d'un conflit armé possible à propos de Berlin ; certains évoquent même tranquillement l'éventualité d'une guerre thermo-nucléaire générale ; et vous prétendez, poètes que ces choses-là ne nous regardent pas tous, aussi bien en tant que poètes qu'en tant qu'hommes ?

Mais de quoi parlez-vous donc dans vos poèmes ? De vos peines de cœur ? De vos petites angoisses du soir quand le soleil se couche ? Et pourquoi pas de vos coliques ? ... La poésie sera révolutionnaire ou elle ne sera pas ».

Que Jean Boussetot prétende qu'il est rare qu'une poésie politique soit grande prouve seulement qu'il la connaît mal.

A noter aussi dans ce même numéro, quelques poèmes de Jean Breton; Louis Guillaume; Hubert Juin (Anniversaire de la Commune)... et d'intéressantes chroniques.

Les Cahiers de la Licorne n° 13. Consacré au recueil de Roger Kowalski « La Pierre Milliaire » qui fait suite au « Silencieux » (Prix A. Bertrand 1960) et dont la trame est la même :

« Il va neiger sur ta face; mon grand oiseau de terre; il va neiger; depuis longtemps le jeu a ce parfum de très vieux miel par-quoi je sais qu'il va neiger... »

Marginales n° 78, sept-oct. 61. Numéro extrêmement riche en chroniques et nouvelles par-rapport aux poèmes et dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils devraient être choisis avec plus de sévérité.

Les Cahiers du Sud consacrent leur numéro (362-363) à Joé Bousquet. Les témoignages abondent; mais comme toujours dans ces cas-là, beaucoup de choses restent encore à dire. Le numéro est épais, certes, et malgré une intéressante chronique de Léon Gabriel Gros sur « Jean Tardieu ou la rencontre obscure », c'est dans les numéros de septembre et d'octobre d'Europe que la poésie est la mieux représentée. Par L. Geresyès, Gilbert Trolliet et Yves Heurté dans le premier numéro et Charles Dobzynski, Henri Basiss, Pierre Morhange, Andrée Barrot dans le second.

Yves BROUSSARD.

## .. ET DES CHANSONS

### « LES CHANSONS INTERDITES » de Léo Ferré (\*)

Ce qui fait la grandeur de Léo Ferré, c'est qu'étant arrivé, après bien du mal, au rang de « vedette », il n'en abuse pas. Je veux dire qu'« étant ce qu'il est » maintenant sur le marché de la chanson, il pourrait se borner à chanter l'amour, ses joies, ses peines, ou les poètes qu'il aime tout simplement. Mais non, cela ne lui suffit pas. Il dénonce encore et toujours l'injustice, la guerre, le malheur des uns et l'illusoire bonheur des autres.

Après « l'Aragon », il avait enregistré chez Barclay une série de chansons dont nous savions déjà qu'elles seraient interdites sur les antennes de la très libre R.T.F., mais qui devaient constituer un important 33 tours. Or ce disque ne sortait jamais... Et savez-vous pourquoi ? Parce qu'une des chansons, pourtant ancienne, porte un titre ô combien significatif aujourd'hui : « Mon Général » et est un sévère réquisitoire contre l'homme qui se prenait pour Jeanne d'Arc, s'imaginait avoir à lui seul arraché la France du désastre.

Mais M. Barclay, homme d'affaires avant tout, ne pouvait laisser ces chansons moisir éternellement dans ses rayons, d'autant que ça lui coûterait beaucoup d'argent. Il a donc décidé de n'en sortir que quatre : « Les Rupins », « Les 400 coups », « Thank you Satan » et « Miss Gueguerre » en un 45 t. que je n'hésite pas de qualifier de plus important de tous les disques récemment natus.

Ces quatre chansons d'une richesse inouïe, Ferré les interprète à la perfection, à travers elles il nous rappelle son mépris des « rupins », sa soif de justice et de liberté.

«... Qu'on ne me fasse point taire  
Et que je chante pour ton bien,  
En ce monde où les muselières  
Ne sont pas faites pour les chiens...»

(« Thank you Satan »)

et son amour de la poésie qui l'a toujours caractérisé :

«... Mettre un bicorne à la romance  
Et l'amour à l'Institut

Avec des orgues et que ça danse  
La Poésie est dans la rue ! ! »

(« Les 400 coups ».)

Quant à « Miss Gueguerre », par son opportunité et l'émotion qu'elle

suscite, est à classer au côté des plus belles chansons de notre folklore, « la chanson du capitaine » et « le soldat mécontent ».

Y. B.

(\*) « Les chansons interdites » de Léo Ferré. Accompagné par Franck Ausmann et son orchestre, 45 t. Barclay, M. 70 393.

### POUR ENFANTS

Peut-on constater une évolution de la chanson pour les enfants ? Certes, car les procédés audiovisuels et radiophoniques : le cumul des Variétés sur les antennes, ont modifié la sensibilité enfantine.

L'enfant de 1962 ne réagit plus comme l'enfant de 1913, ni comme celui de 1938, pas même comme l'enfant des années 45-50.

L'on en peut conclure que :

1° L'enfant ne s'intéresse que peu aux chansons qui sont prétendues lui être destinées. Soit parce que reprenant le classicisme des rondes et des chants qui ne fredonnent plus que dans l'imagination de vieux enseignants, soit parce que d'une poésie d'adultes traduisant surtout un « paternalisme » que l'enfant répète sans l'analyser. L'enfant a horreur qu'on lui rappelle son « état » d'enfant.

2° L'enfant d'instinct tend à singer l'adulte. Il préfère chanter « L'eau vive » de Guy Béart, quelques chansons de Gilbert Bécaud, de Trenet, de Brassens ; « le scoubidou » de Distel correspond plus aux enfants du siècle que « Il pleut bergère ». Enfin, le rythme du jazz, de ses sous-produits : Rock, etc..., le font se trémousser. Il aime le « swing », trop négligé dans les chansons qu'on lui fait apprendre.

Alain Spiraux et René Albi, avec douze chansons du disque « Chantons la Géographie » (\*), ont tenté d'apporter à ces enfants un répertoire qui allie aux sources traditionnelles l'apport des chansons modernes ; sans négliger la nécessité pédagogique. Douze refrains permettent d'enseigner « comme par hasard » les rudiments de cette géographie à laquelle les Français, dit-on encore, sont si souvent allergiques.

Gérard de CRANCÉ.

(\*) « Chantons la Géographie », disques Imavox.



## ALLUVIONS

numéros spéciaux d'action poétique  
nouvelle formule

Anthologie vivante de la Nouvelle Poésie

### PARUS

- 1 Hommage à Maurice Audin (épuisé)
- 2 André Libérati : Le cœur secret
- 3 Jo Guglielmi : Au jour le jour
- 4 Jean Perret : Le temps du blasphème
- 5 Robert Lafont : Pausa Cerdana
- 6 Yves Broussard : Du jour au lendemain
- 7 Oliven Sten : Comment se dénaturer ?
- 8 Frank Venaille : Journal de bord

### A PARAÎTRE :


Des recueils de : Jean Todrani, Pierre Guidi,  
Andrée Barret, Jean-Claude Levy, Henri Deluy...

ABONNEMENT / 5 TITRES / 5 NF

## DÉPOTS

On trouve les n° d'A.P. et d' « Alluvions » :

- « Au soleil dans la tête », 10, rue de Vaugirard, Paris (6°)
- « Librairie Racine », 24, rue Racine, Paris (6°)
- « Le Livre Ouvert », 21, rue du Calvaire, Nantes
- « Le Minotaure », rue des Beaux-Arts, Paris (6°)
- « Librairie Bearn », 60, rue Monsieur-le-Prince, Paris (6°)
- « Joie de Lire », 40, rue Saint-Séverin, Paris (5°).



action poétique

16

Le numéro : 3 NF.

Abonnement : 4 numéros : 10 NF.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 20 NF.

C.C.P. H.D. Marseille 249451

Editions DIDIER-RICHARD  
9, Grande Rue Grenoble